

## Chapitre 1

Elle est vraiment géniale Marie-Cerise ! Je me demande comment je pouvais trouver ma vie amusante avant de la rencontrer. Parfois, je me demande aussi comment font les autres filles, celles qui n'ont pas de meilleure amie, ou celles qui s'imaginent en avoir une, alors qu'en fait elles ne font que passer le temps avec des filles qui les oublieront au premier déménagement venu.

On a déménagé chacune une fois, depuis deux ans qu'on se connaît, et ça n'a rien changé entre nous. Bien sûr, ce n'est plus vraiment comme quand on partageait la même chambre au foyer, mais on continue d'être aussi franche l'une envers l'autre, de ne rien se cacher, comme du temps où *de toutes façons* on ne pouvait rien se cacher, parce qu'on vivait ensemble dans une chambre avec un lit superposé, et qu'il était impossible d'avoir des secrets l'une pour l'autre. En fait, c'est ça qui nous a soudées. Personne dans le foyer ne savait que j'avais passé ma première nuit à pleurer. Sauf elle. Elle aurait pu le raconter à toutes les autres filles le lendemain matin, et ma réputation aurait été broyée le temps d'un petit-déjeuner, mais elle n'a rien dit. Au début, je pensais que c'était juste pour un échange équitable, et qu'elle tairait tout ce que je pouvais faire dans cette chambre tant que je tairais le fait qu'elle passe certaines nuits à vomir l'alcool qu'elle avait bu juste avant de rentrer ; et puis finalement j'ai compris que c'était juste une bonne personne. Et quand elle a compris que moi non plus je n'avais pas envie de m'en faire une ennemie, ou une alliée purement intéressée, on a conclu qu'il ne nous restait plus qu'à devenir amies. Et nous le sommes restées jusqu'à aujourd'hui, et pour longtemps encore je crois.

Pour cet après-midi, elle avait réussi à économiser assez d'argent pour prendre les deux trains qui nous séparent désormais l'une de l'autre. Comme elle a seize ans, elle n'a plus trop à se justifier de quoique ce soit auprès de son nouveau foyer ; il faut juste qu'elle soit rentrée avant 21h. L'argent, elle le « gratte » comme elle dit, elle me raconte parfois, c'est jamais légal mais jamais périlleux non plus. Elle est comme ça, Marie-Cerise, elle a l'air d'une dure avec sa grosse mâchoire carrée, ses petits yeux noirs et ses 92 kilos – elle me tient au courant toutes les semaines de son poids, et cette semaine c'est 92, ce qui est mieux que le mois dernier où elle était à 94 – mais en vrai je ne connais personne de plus doux et de plus farouche qu'elle. Même moi à côté, qui suis toujours passée pour la « pauvre petite fille gentille qui n'a pas eu de chance dans la vie » juste parce que je suis blonde aux yeux bleus, je me comporte comme une vraie crapule à côté d'elle.

D'ailleurs, cet après-midi, je l'ai carrément corrompue, Marie-Cerise. Elle venait d'économiser pendant six semaines pour payer le train tellement elle avait peur de se faire contrôler sans billet, et je lui ai montré qu'on pouvait clairement se passer de payer pour

certaines choses à peine trois quarts d'heure après son arrivée. Ça faisait d'ailleurs longtemps que j'avais pas eu l'occasion de rigoler autant.

On avait à peine eu le temps de se serrer longtemps dans nos bras, et de quitter le quartier de la gare pour aller en centre-ville, où on devait passer l'après-midi à profiter du soleil, parce que ça au moins c'est gratuit, et qu'il y a un joli parc là où j'habite maintenant, bref... On marchait et on avait déjà chaud, et elle, comme elle voyait que je transpirais moins qu'elle, elle s'est mise à me parler de mes cheveux, qui allaient encore blondir pendant l'été, alors qu'elle, l'été, ça lui donnait les cheveux gras. Je lui ai conseillé de changer de shampooing, parce que c'est terrible, mais je commence à avoir ce genre de phrases de petite bourgeoise depuis que je vis en famille d'accueil, et là, quand elle m'a regardée, j'ai compris que je venais de dire une connerie. Alors pour me rattraper, je lui ai dit :

-Non mais OK, ça coûte cher, un bon shampooing, mais tu sais, ça se vole aussi super facilement.

Elle a blêmi, comme si je venais de lui proposer de braquer une banque, mais c'est à ce moment-là que le programme de l'après-midi a commencé à me plaire, parce que ça faisait longtemps que je n'avais pas eu de raison particulière de voler quoique ce soit dans un magasin et que ça me manquait un peu, cette adrénaline.

En plus, ça allait nous permettre de profiter un peu de la clim d'un supermarché, et ça, c'était vraiment pas négligeable.

J'ai expliqué à Marie-Cerise mon plan : j'avais repéré depuis longtemps la seule enseigne qui avait fait la bêtise d'installer ses portiques de sécurité juste à la sortie, ce qui ne laissait absolument pas le temps aux vigiles d'intervenir si on partait en courant. Evidemment, ça voulait dire aussi qu'il ne fallait pas faire nos magouilles pendant dix minutes sur leurs écrans de vidéo-surveillance. Marie-Cerise a dit que c'était hors de question, qu'elle ne courait pas assez vite, et que d'ailleurs elle n'avait aucune envie de courir. Mais j'avais un plan plus ingénieux que ça : j'avais avec moi trente euros, parce que je devais m'acheter un maillot de bain et que Christian avait jugé que j'étais suffisamment grande pour choisir toute seule (à sa façon délicate qu'il avait de ne pas me dire qu'il préférerait me donner tout l'argent du monde plutôt que de traîner avec une ado de quatorze ans dans un centre-commercial un samedi après-midi). J'ai donné un billet de dix à Marie-Cerise. On ne devait pas entrer ensemble dans le magasin. Elle allait entrer la première, prendre la bouteille de shampooing la moins chère parmi celles qui l'intéressaient, je la lui offrais bien volontiers (qui met trente euros dans un maillot de bain, sérieusement ?) et au moment où elle se dirigeait vers une caisse automatique, elle m'envoyait un texto. Là je déboulais, avec mon super sac polyvalent cartable – sac à main – fourre-tout, je raflais le rayon, genre quatre ou cinq flacons, et l'idée, c'était qu'on passe innocemment le portique ensemble, mais avec l'air de pas se connaître.

-Désolée ma grande, je lui ai dit, mais le délit de faciès, ça marche à chaque fois : si le portail se met à vriller, c'est à toi qu'ils vont s'en prendre direct. Moi je sors tranquillement pendant que toi, tu t'énerves pour faire diversion, du style : « nan mais j'ai rien fait moi ! », comme ça je sors de leur champ de vision, et tu leur montres ton sac, avec ton achat et le ticket de caisse. Ils te laissent passer, et on se retrouve dans le square deux rues plus loin.

-Ça marchera jamais...

-Au pire c'est moi qui aurai des problèmes.

-Je suis pas venue te voir pour passer l'après-midi au poste.

-T'imagines qu'ils vont appeler les keufs pour cinq bouteilles de shampooing ?

Elle a dû comprendre que je voulais furieusement m'amuser avec ce plan douteux, et puis je crois aussi qu'elle avait vraiment envie d'un vrai shampooing pour une fois, qu'elle en avait marre des produits premier prix qu'on nous fournit dans les foyers, qui lavent rien du tout et qui filent des pellicules, quand c'est pas carrément des croûtes ignobles.

On a commencé par un premier magasin pour faire du repérage, et repartir les mains vides. Ou presque, parce que pour me remettre dans l'ambiance, j'avais attrapé au passage deux pommes pour notre goûter. Elle était outrée, et ça m'a beaucoup fait rire. On les a mangées le temps d'arriver dans le square dont je lui avais parlé. Elle était hyper nerveuse, et je me suis dit que c'était parfait, parce que ça lui donnait encore plus l'air coupable. Moi j'étais d'autant plus détendue que j'avais bien vu dans le premier magasin qu'il n'y avait pas le moindre antivol sur les flacons de shampoing, et que cette histoire allait vraiment se dérouler avec une facilité enfantine. Ce qui a été le cas.

C'était sept minutes intenses, n'empêche ! J'aime bien voler dans les magasins... Le seul problème, c'est que c'est beaucoup moins amusant quand je suis toute seule. C'est même complètement sinistre.

Pendant un temps, je volais tous mes goûters au supermarché, quand j'habitais encore avec mes parents. J'étais juste une petite fille toute seule, et parfois je me dis que les vigiles m'avaient repérée, mais qu'ils me laissaient faire parce que je leur faisais pitié. Ce qui n'était pas du tout l'émotion que je recherchais. Je ne le faisais pas parce que j'avais faim. Je le faisais parce que c'était le seul moment de la journée où j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose. Et puis j'ai fini par me lasser quand je me suis aperçue que je le faisais *vraiment* parce que j'avais faim. Ensuite je me suis rendue compte que je l'avais toujours fait parce que j'avais faim. Et que par conséquent ça n'avait jamais été un jeu.

Il a fallu beaucoup de petits vols inutiles, de bricoles que je refilais ensuite à d'autres filles du foyer, pour que ça retrouve l'aspect ludique que j'avais voulu donner à l'activité dès le départ. C'est quand on a commencé à faire équipe avec deux autres filles que c'est devenu mon jeu préféré. On se payait des bons moments d'adrénaline, à toujours voler les trucs les plus insignifiants possibles pour s'assurer que le pire qu'il puisse nous arriver, c'était de nous faire gronder par le vigile avant d'être relâchées dans la nature les mains et les poches vides. C'est arrivé trois fois, seulement. Et à chaque fois c'était à cause de Lola, qui était vraiment nulle à ce jeu, d'où l'invention de la technique du « complice innocent » qui lui allait bien et que j'avais remise au goût du jour avec Marie-Cerise cet après-midi, après un sevrage de trop longs mois, parce que depuis que je me suis « rangée », c'est devenu compliqué de trouver des gens pour avoir les mêmes raisons de rigoler que moi.

Tout ça pour dire que Marie-Cerise a joué son rôle comme une pro, moi aussi mais c'est normal, j'en suis une dans ce domaine, et qu'au final, je n'ai même pas sonné quand on a passé les portiques ensemble. J'ai presque été déçue, mais finalement, c'était pas mal de ne pas avoir à faire un sprint en plein cagnard, et de pouvoir tout simplement savourer le plaisir d'offrir à Marie-Cerise de quoi se refaire une beauté cet été. Déjà qu'elle ne va pas partir, à l'exception d'une journée au zoo prévue par son foyer début août, au moins ça lui changera les idées de tester tout ça, et ça lui permettra de penser à moi.

On aurait aimé rester dans le square un peu plus longtemps, mais toutes les places à l'ombre étaient déjà prises, et en plein soleil, on cuisait vraiment. C'est là qu'elle m'a proposé d'aller acheter mon maillot de bain, vu que c'était sur ce prétexte que j'avais obtenu l'autorisation de sortir aussi longtemps. Je lui ai dit que je savais que ça allait la complexer, et que je voulais y aller après son départ, mais elle a insisté, et avec la même franchise que celle que j'avais mise à lui dire que je savais très bien pour ses complexes, elle m'a répondu :

-T'as besoin de quelqu'un pour t'aider à décompresser pour tes vacances. T'es tendue *baby*, même si tu fais comme si tout allait bien !

C'est pour ces petites phrases que je l'adore. Je peux tout cacher à tout le monde, mais elle, elle a un don pour toujours savoir ce que les autres essaient de dissimuler. Et avec moi, elle a même les mots pour me le dire sans jamais me froisser.

On a donc opté pour le centre-commercial. J'ai choisi le magasin le moins cher, parce qu'il ne me restait plus que vingt-six euros cinquante et que les prix dans les vitrines commençaient à me faire regretter de ne pas plutôt avoir demandé à Lucie de m'accompagner avec sa Carte Bleue. C'était aussi le magasin où il y avait le plus du monde, donc le plus de bruit, et j'espérais que ça empêcherait Marie-Cerise de continuer ses questions, parce que sur le chemin, elle n'avait pas arrêté. *Est-ce que j'ai peur de retrouver mon frère et ma sœur ? Depuis combien de temps je ne les ai pas vus ? Est-ce qu'ils m'ont manqué tout ce temps ? Est-ce que ça m'effraie d'aller passer un mois chez des gens que je ne connais pas du tout ?* Elle est douée, c'est sûr, mais arrivées dans le magasin, je lui ai demandé gentiment de changer de sujet, au moins un peu :

-Tu sais, je lui ai rétorqué, j'aimerais vraiment essayer de m'imaginer que je vais juste passer l'été le plus génial de ma vie, avec un mois complet au bord de la mer, le soleil, la plage, les glaces, tout ça. Et j'ai surtout envie de croire que le seul problème métaphysique que j'ai à l'heure actuelle, c'est que je boucle ma valise ce soir et que je n'ai toujours pas de maillot de bain pour non seulement me baigner, mais surtout pour pouvoir allumer tous les garçons de la plage et vivre un amour d'été comme dans les films, comme une fille de quatorze ans normale, juste *normale*. Un peu, de temps en temps.

Elle a réagi exactement comme je l'espérais. D'abord elle a arrêté avec ses questions qui me faisaient mal sur ma famille, et ensuite, elle a trouvé presque toute seule le sujet suivant :

-Depuis quand tu as envie de vivre une histoire d'amour de fille de quatorze ans ?

-Christian et Lucie m'aident beaucoup à travailler sur moi, j'ai répondu. Eux, et la psy que je vois une fois par mois. J'ai réfléchi à plein de choses sur ma manière de vivre mes relations amoureuses et sexuelles, et je me dis qu'il n'est pas trop tard pour faire machine arrière et reprendre un comportement plus adapté à une fille de mon âge.

-C'est vrai ? m'a-t-elle demandé, surprise.

Alors j'ai éclaté de rire :

-Mais non, je déconne ! J'ai juste besoin d'un maillot pour être hyper bonnasse cet été et m'envoyer en l'air avec un maximum de mecs possible ! J'essaierais bien avec un mec de trente ans, je trouve que même à vingt ans, ils manquent de maturité pour la plupart...

-J'ai failli être rassurée sur ton compte, s'est-elle renfrognée.

-Les histoires d'amour, c'est pour les filles comme toi qui rêvent du Prince Charmant. Moi ça fait longtemps que j'ai compris qu'il n'existait pas, et qu'en réalité, j'avais le droit de m'amuser avec un maximum de mecs sans jamais m'engager. Et j'ai bien envie de faire ça toute ma vie ! Les coups d'un soir, y a que ça de vrai ! Et avec des mecs qui savent y faire !

-Et ta psy, elle en pense quoi ?

On était arrivé au rayon des maillots, et je commençais à regarder les bikinis aux couleurs flashy.

-Tu t'imagines que je la tiens au courant ? Elle est tellement conne qu'elle aurait bien été capable de balancer Damien aux flics si elle avait su pour lui.

-Ah tiens ! *Damien* ? Pourquoi tu me parles de lui en particulier, et pas des « autres » ?

Elle avait son petit sourire en coin, celui qui lui donne vraiment un regard mauvais. C'est dommage pour elle qu'elle ait l'air si moche quand elle fait des remarques aussi intelligentes. Du coup j'ai voulu noyer le poisson en lui disant qu'il fallait qu'on aille aux cabines d'essayage, mais elle ne m'a pas lâchée pour autant.

-Tu vois bien que même toi qui fais la fille facile et libérée t'es aussi amoureuse qu'une autre. La preuve, même six mois après tu parles encore de lui en prononçant son prénom avec cette petite voix aigüe qui te va si bien quand tu fais ton héroïne de sitcom...

Je me suis bouchée les oreilles en chantant : « J'entends pas, la la la... » mais je savais bien qu'elle avait raison. Seulement ce n'était pas non plus le moment pour parler de Damien. Ni de

personne en particulier. C'était le moment d'essayer les trois maillots, et de me promener devant Marie-Cerise à moitié nue, parce qu'elle voulait absolument donner son avis pour m'aider à choisir. Moi je savais parfaitement que ça lui faisait du mal, à cause de ses complexes. C'est bête, parce qu'à part son regard de bouledogue quand elle s'énervait, elle n'est pas plus laide qu'une autre, et ses kilos en trop, je connais beaucoup de garçons qui n'y verraient rien à redire.

J'y pensais en me regardant, toute seule dans la cabine, avec un bikini, le rose, par-dessus mes sous-vêtements, et je me suis demandée si ce n'était pas justement les garçons qui posaient tant de problèmes à Marie-Cerise, et entretenaient ses complexes.

Ce qui doit l'énervier, plus que ma silhouette toute mince, c'est de savoir que je me suis déjà promenée encore plus nue que ça devant des hommes, et que j'adore ça. Elle, sa dernière histoire d'amour, c'était avec un garçon à l'école primaire, et ça s'était arrêté aux bisous sur la bouche. Ma liberté doit la rendre jalouse, certainement. Mais elle est trop pudique pour parler de ce genre de choses, surtout en public, sobre et en plein après-midi. Alors je n'ai rien dit.

J'ai essayé les trois maillots les uns après les autres, on a été d'accord pour dire que le rayé orange et blanc était le mieux, parce qu'il arrivait à être sexy sans être vulgaire, c'est donc celui que j'ai pris, et ensuite c'était déjà l'heure de la raccompagner à la gare. Sur le trajet du retour, on a parlé de complètement autre chose : les filles qui se baladent les seins à l'air sur la plage, le prix des cigarettes et le dernier clip de son chanteur préféré, que j'ai regardé sur Youtube parce que je savais que ça lui ferait plaisir, mais qu'est-ce que je déteste ce type et ses chansons ! Ensuite on a attendu son train ensemble sur le quai, il faisait toujours aussi chaud, et quand il est arrivé, elle s'est levée, m'a embrassée en me serrant très fort contre elle, et m'a déclaré solennellement, comme si elle s'était retenue depuis une heure de me le dire :

-Prends vraiment soin de toi cet été !

Ce qui est définitivement adorable de la part d'une fille qui va passer le mois d'août dans un foyer sordide, alors que moi je pars au bord de la mer. J'ai beau ne pas lui en avoir débarrassé beaucoup, elle a tout à fait compris à quel point ces vacances m'angoissent.

## Chapitre 2

Je suis toujours gênée quand Lucie en fait autant pour moi. Je sais que ça fait partie de son boulot, mais elle se donne vraiment gratuitement, et moi je me dis que je ne suis personne pour elle pour mériter ça. Elle fait le job que je n'ai jamais vu mes parents faire, ni avec moi, ni avec Alexa, et qu'ils ne devaient sûrement pas faire avec Jude non plus. Quand je me levais le matin pour aller à l'école, je devais faire attention à ne pas les réveiller. Alors que ce matin, Lucie est venue frapper à ma porte pour me dire que le petit-déjeuner était prêt. Elle était déjà habillée, elle avait fini de découper le pain que Christian met à cuire tous les soirs, et moi, je sortais du lit et je n'avais plus qu'à m'asseoir, manger, et la laisser surveiller l'heure à ma place pour qu'on ne rate pas le train. Elle allait passer la moitié de sa journée dans les transports en commun juste pour m'accompagner dans Paris pour ma correspondance en métro, tout ça pour que je parte en vacances. Elle m'a promis qu'elle allait en profiter pour visiter un peu, qu'elle n'était pas allée dans la capitale depuis des années et que c'était une super opportunité, mais ça n'empêche que je n'ai pas l'habitude d'avoir quelqu'un pour jouer un rôle de parent à mes côtés. Ça fait peut-être déjà six mois que je suis chez eux, mais j'arrive encore à être surprise tous les jours. Ma psy doit avoir raison quand elle déclare doctement que je reviens de loin.

Je n'ai pas vraiment profité du début du voyage, parce que malgré tous les textos de soutien envoyés par Marie-Cerise, j'ai passé la nuit dans un tel état de stress que je n'ai presque pas dormi, alors j'ai rattrapé dans le train. C'était mieux d'être dans ce léger brouillard, ça m'éloignait un peu de la réalité, c'était comme dans un rêve sans conséquence qui s'arrêterait bientôt. J'ai mieux réalisé dans le métro, quand il a fallu qu'on se batte avec ma valise pour

monter dans la rame, pour trouver une place puis pour descendre. J'étais encore jamais venue à Paris, et ça m'a pas donné envie de rester davantage. Lucie ne me parlait pas. Je crois que pour elle aussi le réveil avait été un peu matinal. Et puis ça fait partie de notre relation, de notre accord tacite : je préfère son silence à des conversations fausses sur le ton de la bonne conscience. C'est une sorte de respect, cette distance tranquille qu'elle a avec moi. Le seul problème, c'est quand elle est tellement gentille, comme ça, sans rien dire, que ça me donne envie de pleurer, alors qu'on n'a pas encore trouvé nos mots pour dire ce qui nous ferait du bien dans ces moments-là.

Dans le hall de la gare, elle a fini par me demander si « ça allait ». Je ne savais pas si elle me parlait du métro, des gens partout avec leurs valises géantes, ou si elle parlait de manière masquée de ce qui m'attendait de l'autre côté du voyage en TGV. J'ai haussé les épaules, j'ai dit : « ça ira ».

-Catherine t'attendra à la gare, elle a dit qu'elle aurait une petite pancarte avec ton prénom dessus. Elle a mon numéro, et elle m'appelle dès qu'elle te récupère. Elle a aussi ton numéro, et...

-. ... j'ai le sien, ai-je complété en lui souriant. J'ai déjà pris le train toute seule, je vais très bien m'en sortir, ne t'inquiète pas !

Je savais que ce qui l'inquiétait, ce n'était pas tant ma capacité à prendre un train seule que la liste complète des incidents susceptibles de m'arriver pendant un mois, et qu'elle serait obligée de faire remonter à l'ASE, après les avoir harcelés des semaines entières pour qu'ils donnent leur accord pour ces vacances. *Situation inédite*, il paraît. Finalement, ils ont réussi à avoir mon père au téléphone, qui a tout validé, alors ils se sont inclinés. Moi ça m'a étonnée qu'il ait été récemment en état de donner son avis sur quoique ce soit, mais comme en dernier recours dans mon dossier, c'est encore à lui que l'ASE s'adresse, et que fondamentalement ces gens doivent bien savoir ce qu'ils font, j'ai décidé de ne pas trop réfléchir à tout ça. J'ai laissé Lucie gérer, profitant d'être trop jeune pour ces trucs affreusement compliqués.

Je me comporte comme on me le demande. J'essaye. Avec Lucie, c'est plus facile qu'au foyer. Moins de mauvaises influences. Elle m'a laissée à l'entrée du quai, sans m'embrasser. Ce n'est pas ma mère, et elle n'a aucune intention de l'être. Ce qui tombe plutôt bien parce qu'une deuxième tentative ne me dit rien. La première était largement suffisante pour faire de moi ce que je suis aujourd'hui. Pour être exactement à cet endroit, à cette heure-ci, dans ce train qui se remplit trop vite de familles, nous ignorant moi et ma solitude.

J'ai réussi à caser ma valise sur un porte-bagages pas trop haut, et je me suis assise à ma place, contente d'avoir une fenêtre pour regarder le paysage. Je n'ai rien pris pour m'occuper. Je n'aime pas lire, et j'ai jamais eu les moyens d'avoir une console de jeux. J'espère que j'aurai assez de réseau pour envoyer quelques messages à Marie-Cerise. C'est la seule qui sait où je vais, et qui je vais rejoindre. Je n'aurai jamais la force d'aller l'expliquer à d'autres personnes, même si j'ai rencontré d'autres filles sympas cette année.

J'ai peur. Je le sens maintenant que je suis parfaitement réveillée. Ça me prend dans l'estomac, et ça vient me serrer la gorge. Quand le train démarre, ce sont tous les souvenirs de mes anciens départs qui remontent d'un coup, et j'aurais presque pu fondre en larmes s'il ne faisait pas si beau, si tout le monde autour de moi n'avait pas l'air si heureux de partir en vacances, si Lucie n'avait pas été aussi impeccable avec moi toute la matinée. J'ai de la chance. Il faudrait que je sois bien ingrate pour ne pas le reconnaître. Alors j'ai ravalé la grosse boule dans ma gorge qui menaçait d'exploser. Si j'ai des mauvais souvenirs qui reviennent parfois tourner dans ma tête, c'est parce que la vie ne peut pas être constamment drôle, et si j'ai eu des *problèmes*, c'était surtout dans la bouche des autres.

Pour moi, ma vie était relativement normale avant qu'on me donne des éléments de comparaison. Je trouvais même depuis le début que j'avais de la chance. Il paraît que je suis une

*optimiste*. C'est un autre mot que j'entends souvent de la part des gens qui s'occupent de mon dossier depuis deux ans. Une *optimiste à problèmes*. Pas de quoi se mettre à pleurer au premier état d'âme.

Avec le temps, je ne dirais plus que mes parents me manquent. On m'a un peu trop expliqué pourquoi finalement je n'habitais plus chez eux, et j'ai fini par en conclure, d'un point de vue purement objectif, en constatant les faits rationnellement, qu'effectivement me séparer d'eux était ce qui pouvait m'arriver de mieux. Pourtant je n'étais pas malheureuse avec eux, et si je dois être nostalgique dans cette histoire, c'est bien de cette période où je savais que je n'étais pas malheureuse. J'en imagine reformuler : « où je ne savais pas que j'étais malheureuse » et ça m'énervait de devoir répéter encore une fois que j'aimerais qu'on laisse cette partie de ma vie tranquille. Mais je suis toute seule sur mon siège de train, entourée de visages inconnus qui m'ignorent autant qu'ils se fichent de ce qui a bien pu m'arriver d'absolument horrible dans mon enfance, et qui n'ont même pas remarqué réellement ma présence. C'est un sentiment aussi agréable qu'effrayant.

On glisse sur les rails, il paraît qu'on va monter à 300km/h, le paysage devient flou quand j'essaie de me concentrer dessus. Si je pense trop, je vais laisser la peur reprendre le dessus, mais c'est plus fort que moi. Je me souviens d'Alexa, le long de la voie ferrée. Elle avait dix ans et j'en avais six. On rentrait de l'école toutes les deux, et Alexa jouait à me faire peur en marchant sur les rails qui bordaient la route. Elle savait que je n'aimais pas ça, ça me faisait hurler. Elle ne devait pas savoir que j'en faisais aussi des cauchemars la nuit, dans lesquels des trains l'écrasaient sauvagement, pendant que je restais désarmée à crier son prénom jusqu'à me réveiller en tremblant. Je suppose que mes cris de peur étaient les seules déclarations d'amour assez fortes pour l'émouvoir. J'étais l'unique petite sœur qui devait protéger sa sœur aînée. Parce qu'elle avait été l'unique petite sœur à devoir veiller sur son grand frère. De l'extérieur, ça pouvait choquer, mais notre fonctionnement avait sa logique.

J'essaie d'imaginer Alexa sur les rails, et moi arrivant dans ce TGV, pour voir si ça me fait toujours le même effet. Je laisse tomber quand je me rends à l'évidence que je n'arrive pas à imaginer son visage. La dernière fois que je l'ai vue, elle avait treize ans, elle était dans son délire gothique et ne rentrait presque jamais dormir à la maison. Nos parents appelaient si souvent la Police qu'ils n'avaient même plus besoin de s'expliquer au téléphone. Quand elle en a eu marre de se faire ramener à la maison en voiture avec un passage systématique par le commissariat, elle s'est mise à fuguer plus loin. En tout cas, la Police la retrouvait moins systématiquement. Elle rentrait quand même, au bout de deux ou trois jours, et disparaissait de nouveau avant la fin de la semaine. Ça, additionné aux cours qu'elle séchait de plus en plus, et une assistante sociale a de nouveau débarqué chez nous. Quand elle a été placée en foyer, neuf ans après Jude, j'ai vu mes parents sombrer dans une tristesse dont ils ne sont plus jamais sortis.

Dans ma vie, j'ai eu de la chance de les avoir pour parents. Mais eux, la chance, ils en ont cruellement manqué. Ce qui est injuste, parce qu'ils méritaient d'être heureux. Ils nous ont tellement aimés, tous les trois, que je n'espère pas retrouver un jour quelqu'un qui m'aimera plus qu'ils n'ont pu le faire. Je me suis sentie princesse toute mon enfance, sans robes en dentelle, sans cheval, et absolument sans château ni banquets, juste grâce à leurs regards. Même les choses les plus insignifiantes que je pouvais faire provoquaient systématiquement leur émerveillement. J'étais la plus belle, la plus intelligente, la plus amusante, la plus aimante des petites filles. A égalité avec Alexa, ce que je partageais sans jalousie puisque j'adorais ma sœur. Et parfois, quand on allait voir Jude tous les quatre, je pouvais lire le même amour pour leur fils dans les yeux de mes parents, et ça me rendait heureuse.

On avait tout l'amour du monde, et il nous manquait tout le reste. A hauteur d'enfant, c'était la plus belle aventure qu'on aurait pu écrire. Pour mes parents aussi, jusqu'à un certain point. Ils n'étaient pas beaucoup plus âgés que nous. Ma mère avait 26 ans quand je suis née, et Jude avait déjà huit ans. Ce dont ils avaient rêvé, avec mon père, c'était d'une grande maison à la

campagne, à manger des légumes qu'ils auraient fait pousser eux-mêmes, des enfants pour courir partout, et de la musique toute la journée. Ils ne m'en ont jamais vraiment parlé, mais je l'ai deviné au fur et à mesure que je grandissais, dans les conversations qu'ils avaient parfois entre eux, dans lesquelles ils évoquaient des projets qu'ils ne pouvaient plus réaliser, et qui se terminaient toujours par des souvenirs des premières ébauches, avant la naissance de Jude.

Ils n'ont jamais regretté, pour Jude. C'était une autre aventure, différente de celle qu'ils auraient choisie, mais je ne les ai jamais entendus se plaindre d'avoir dû tout sacrifier pour lui : la maison à la campagne, les voyages, la vie de bohème sans adresse ni agenda... Impossible car Jude devait aller à l'hôpital presque tous les jours pendant ses premiers mois. Comme ils n'avaient pas assez d'argent pour payer des frais de transport quotidiens, ils ont utilisé les allocations pour s'installer dans un appartement minuscule, en centre-ville. J'ai vu toutes les photos de cette époque, et ils n'ont pas l'air malheureux. Ils avaient quoi, dix-neuf et vingt-et-un ans ? Et un bébé étrange, même sur les photos. Ils sourient sur chaque cliché. Sauf Jude, qui n'a aucune expression. Même petite je me disais que quand j'aurais vingt ans, pour rien au monde je ne choiserais cette vie. J'en suis encore convaincue aujourd'hui. D'où mon admiration pour mes parents, qui n'a jamais faibli.

Quand Jude a eu deux ans, environ, les rendez-vous médicaux se sont espacés. Ils ont eu l'idée folle de partir voyager avec lui. Ils ont rendu l'appartement, acheté un camping-car, et ont filé sur les routes. Ils ont tenu un carnet, au début, qui a été mon livre de chevet à une époque. Tous les soirs, avec l'un ou l'autre de mes parents, j'ouvrais une page au hasard, puis de moins en moins au hasard selon l'histoire que j'avais envie d'entendre, et je les laissais me raconter ce qui se cachait derrière telle photo, telle journée, tel poème écrit en légende, je m'émerveillais devant les cartes postales et les tickets de péage. Jude est sur presque toutes les pages, que ce soit sur une photo, dans une anecdote, ou dans un des poèmes de ma mère. Plus il grandit, moins il a l'air *normal*. Toujours avachi, les yeux vides, à ramper sur le sol quand n'importe quel autre enfant de son âge escaladerait le camping-car en riant. Ma mère a écrit un poème qu'elle a intitulé *Petit asticot* et mon père en avait fait une chanson, qu'il jouait à la guitare le soir pour l'endormir. Ils n'ont jamais voulu me la chanter. Ils disaient que c'était une chanson triste. Je n'ai jamais compris pourquoi.

Quand ils ont su pour la naissance d'Alexa, ils ont compris qu'ils ne pourraient pas s'occuper de deux enfants tout en poursuivant leur voyage, alors ils se sont arrêtés dans un village en banlieue de la ville où j'allais naître quatre années plus tard. Ils ont installé leur camping-car dans le jardin d'un ami. Puis ils ont changé le camping-car pour une caravane. Leur carnet s'arrête à ce moment-là, parce que personne n'aurait eu envie d'écrire la suite de l'histoire. L'état de santé de Jude s'est effondré. Il faisait des crises d'épilepsie à répétition, ne mangeait presque plus, s'étouffait même avec de l'eau. Il fallait sans cesse acheter du nouveau matériel pour lui faciliter le quotidien. Sauf qu'il n'y avait pas de place dans la caravane, et qu'il n'y avait de toutes façons pas d'argent pour acheter ne serait-ce que la moitié de ce dont Jude avait besoin. L'ASE a commencé à les suivre. On leur a reproché le voyage, le manque de soins médicaux apportés à Jude, leur mode de vie. Il paraît que quelqu'un leur a même dit : « Je ne comprends pas comment les médecins à la maternité ont pu accepter de vous laisser partir avec lui ! ». C'était la phrase de trop, prononcée au pire moment. Mes parents y ont cru. Ils ont vraiment cru qu'ils avaient fait une bêtise en n'écoutant pas les médecins leur proposer de confier Jude à l'Etat ; pas une bêtise pour eux, mais une bêtise pour Jude. Ils ont voulu rattraper le temps qu'ils croyaient avoir perdu, en plaçant Jude dans une institution spécialisée, alors qu'il n'avait que sept ans.

Ça leur a brisé le cœur.

Le seul établissement qui pouvait l'accueillir était à plus de cent-cinquante kilomètres de l'endroit où on vivait. Impossible de déménager. Pas d'argent. Pas de connaissances là-bas. Ils ont fait semblant d'accepter la séparation. Depuis ce jour, ils n'ont plus vu Jude que cinq ou six

fois par an, quand ils avaient assez d'argent pour faire le voyage. Je n'ai connu mon frère que lors de ces quelques après-midis qu'on passait dans son institution, un endroit moche à pleurer, même si je me souviens que les dames là-bas étaient vraiment gentilles. Jude a eu de la chance, lui aussi, dans ce drame. L'établissement lui a rapidement trouvé une famille d'accueil, pour les week-ends d'abord, puis de manière permanente. Ça peut sembler improbable que des gens aient envie d'adopter cet asticot, qui à dix ans passait l'essentiel de ses journées attaché dans une coque en plastique, mais les gens improbables existent, et c'est ce qui fait toute la beauté de notre monde.

Ce sont ces mêmes gens qui ont insisté pour qu'Alexa et moi venions passer l'été avec eux, et avec Jude. « Au nom du regroupement familial » a écrit Lucie dans sa première demande à l'ASE. Moi je dirais plutôt au nom de la chance. Lui et moi, et Alexa, on est venu au monde parce qu'on voulait absolument de nous. La vie a dû s'incliner devant tant de persévérance, et nous faciliter les choses plus qu'avec d'autres.

Dans deux heures, je vais donc revoir mon grand-frère. Il a vingt-deux ans, et il ne parle toujours pas. Si mes parents ne m'avaient pas appris ce qu'est l'amour, j'aurais sûrement refusé l'invitation. Mais puisque je sais ce que c'est, je suis tout simplement terrifiée, et plus rien ne pourra empêcher cette peur de gonfler dans ma poitrine : la peur de ne pas savoir aimer autant que je l'ai été. Parce que bon sang, qu'est-ce que j'ai envie de l'aimer, mon grand frère handicapé

### Chapitre 3

Catherine est plus âgée que sa voix ne le laissait penser au téléphone. Elle a déjà des cheveux entièrement gris, et le visage légèrement ridé. Mais en même temps, elle a l'air extrêmement sympathique. Même si elle ne tenait pas une ardoise avec mon prénom écrit dessus, j'aurais eu envie de l'aborder. J'ai à peine le temps de m'approcher et de lui faire un petit signe entendu du regard qu'elle me sourit. Elle arrive presque à me mettre à l'aise malgré mon cœur qui tambourine comme jamais dans ma poitrine.

-Je crois que je t'aurais reconnue sans que tu me regardes, me dit-elle immédiatement. C'est impressionnant comme tu ressembles à Jude ! Tu le savais ?

-On a tous les cheveux blonds dans la famille, je réponds maladroitement.

C'était l'entrée en matière la plus nulle que j'aurais pu trouver. Parfois, je me déteste. Mais Catherine continue de parler. On dirait le contraire de Lucie : elle a besoin de parler pour se tranquilliser. Mais ça va bien avec son physique. Elle est plus grande que Lucie, plus mince, plus élancée. Je n'arrive pas à lui donner d'âge.

-Oh, il n'y a pas que les cheveux... mais tu verras par toi-même ! Tu as fait bon voyage ?

-Ça va...

-Tu as besoin d'aide pour ta valise ?

-Non, ça va...

-Pas trop chaud ?

-...

J'ai failli répondre une troisième fois : « ça va » pour achever de passer pour une idiote. Je me suis reprise à la dernière seconde.

-C'est plus agréable ici.

Et c'est vrai. Même si la gare n'est pas au bord de la mer, j'ai senti dès la descente du train que c'était différent de tout ce que j'avais connu. Il y a des mouettes sur le quai, autour de nos valises, du sable sur les rails, et des vacanciers, partout. Pour une fois que je les ai suivis, au lieu de rester au mois d'août à errer dans un centre-ville déserté...

-J'ai pris la voiture, pour tes bagages. La maison n'est pas si loin, mais la route monte un peu. J'aurais bien voulu emmener Jude, mais il venait de se réveiller quand je suis partie, et ça prend du temps de le mettre dans la voiture. Enfin... pas des heures non plus, mais je ne voulais pas être en retard.

Elle parle sans s'arrêter jusqu'au parking, charge ma valise dans le coffre en insistant sur le fait qu'elle est vraiment légère, me laisse monter en faisant des remarques sur ma taille, me demande immédiatement s'il y a des choses que je n'aime pas manger, si je fais des allergies alimentaires, ou si au contraire j'ai des plats préférés. Je me sens ratatinée par son enthousiasme, qui prend beaucoup trop de place dans la voiture, mais je constate aussi que ça n'en laisse plus aucune pour mes angoisses. Je me concentre pour répondre aux questions en prenant l'air d'une jeune fille bien éduquée. Comme dans les films. Parce que c'est un vrai film ici.

-Vous savez, je n'ai pas eu l'occasion d'être difficile avec la nourriture.

-Oh tu peux me tutoyer tu sais !

-Merci, je préfère.

C'est faux. Je vais encore passer une semaine à me reprendre là-dessus. Depuis que je suis née, je n'ai jamais tutoyé personne avec des cheveux gris. Même avec Lucie et Christian ça a été compliqué, au début. Catherine est en train de conduire une grosse voiture noire, avec des lunettes de soleil sur le front. Elle a un sac à main en vrai cuir, du vernis à ongles, elle porte un chemisier, et elle me conduit chez elle. Enfin, mieux que chez elle : dans sa maison de vacances, au bord de la mer. Dans mon monde, ces gens-là, on les vouvoie. Et ils ne vous répondent que s'ils en ont envie.

-Je vais rester dans ma famille d'accueil, normalement. On s'entend bien. Et puis je me suis bien intégrée dans mon nouveau collège, alors ce serait dommage d'en partir.

Parfois, aux carrefours, on voit la mer au bout des rues dans lesquelles on ne tourne pas. C'est joli. Tout est joli autour de nous. J'essaie de ne pas montrer l'effet que ça me fait. J'ai envie de tout prendre en photo, de m'arrêter partout pour mieux prendre le temps de regarder. Pour Catherine, c'est la routine. Elle pose encore une question. J'y réponds :

-En troisième.

Mais je n'ai pas envie de penser au collège. J'ai envie de rester dans cette voiture toute ma vie, d'arrêter le temps, de ne jamais arriver chez elle. La peur me reprend. C'est l'affaire de quelques minutes, pas plus. Dans quelques minutes, je serai en face de Jude. Mon ventre se serre de nouveau. Peut-être que ça ira mieux après. Quand je l'aurai vu.

Catherine finit par s'engager dans une ruelle. Effectivement, on ne fait que monter depuis qu'on a quitté le parking de la gare. Je me demande si du coup on voit la mer depuis la maison. Je ne pose pas ma question à voix haute. J'aurai la réponse bien assez tôt.

Le portail est automatique, encore un truc de riches. La première chose que je vois, c'est obligé, c'est la baie vitrée, qui donne sur la salle à manger, et à l'intérieur, deux silhouettes dans la pénombre, dont une dans un fauteuil roulant.

-On dirait que c'est l'heure du goûter, commente Catherine.

Elle doit penser qu'en donnant à tout cela un aspect parfaitement quotidien elle m'enlèvera toute l'angoisse liée à l'extraordinaire de cette situation. Et moi, toujours, de trouver quelque chose à répondre pour ne pas sombrer dans un mutisme terrifié :

-Ils ont bien raison.

Je ne sais même pas qui est la deuxième personne dans la salle à manger. Catherine ne m'a pas parlé de sa famille. Je sais seulement qu'elle et son mari m'ont invitée pour l'été. Et la silhouette ne ressemblait pas à celle d'un homme adulte.

On verra bien...